Défis

N° 6 - DÉCEMBRE 2017

Notre grand dossier:
La culture jurassienne se distingue

Eugénie Rebetez, l'artiste qui s'expose sur les scènes européennes

Focus sur la salle de théâtre le «Toit des Saltimbanques» à Courtelary

Rencontre avec Daniel López, le Jurassien d'Okinawa

Édition | proJURA
promotion de l'identité jurassienne

EBL TELECOM

LA PROXIMITÉ, C'EST S'IMPLIQUER LOCALEMENT.

www.ebl.ch

Télévision

Internet

Téléphonie

Espace Client Delémont • rue de la Vauche 6, 2800 Delémont • T 0800 325 000

Éditorial

Par Didier Walzer, rédacteur responsable

La culture, vaste sujet

Aborder la culture, c'est s'attaquer à un monument! Déjà, il faut essayer d'en trouver une définition qui convienne à chacun-e. C'est le premier obstacle. De taille. Ensuite, qu'inclut-on dans le catalogue? Poser la question, dans le cas précis, c'est le meilleur moyen de ne jamais trouver une réponse satisfaisante pour tout le monde.

Lorsque m'est venue l'idée de traiter ce sujet comme dossier pour *Défis*, j'ai simplement pensé à l'originalité et, accessoirement, à (ce) qui permettait au Jura, de ce point de vue, de s'illustrer à l'extérieur de ses frontières, d'être situé sur la carte de la Suisse, voire de l'Europe.

Un nom s'est imposé d'emblée, celui de l'artiste Eugénie Rebetez, qui joue prodigieusement de son corps dans des spectacles mêlant danse, théâtre, chant et mime. Elle est acclamée sur les scènes de l'Ancien Continent.

A Porrentruy, l'ancien ministre et maire de Delémont, Pierre Kohler, a pris le pari de l'art optique dans l'historique Maison Turberg, qu'il a réaménagée en un musée rare – le POPA – qui accueille des artistes et œuvres prestigieuses, dont celles de Salvador Dali récemment…

Aux pages suivantes, Eugénie Rebetez et le POPA sont entourés d'autres thématiques culturelles sortant, à mon sens, des sentiers battus. Pas forcément connues du grand public, elles méritent d'avoir les projecteurs braqués sur elles l'espace d'un article.

Vous l'aurez compris, le point fort de cette édition de *Défis* se veut clairement subjectif.

Ajoutons que Mesdames Isabelle Chassot et Christine Salvadé, respectivement directrice de l'Office fédéral de la culture et cheffe de l'Office de la culture du canton du Jura, nous ont fait l'amitié de nous rédiger une carte blanche.

Qu'elles en soient vivement remerciées, comme vous, lectrices et lecteurs, de votre intérêt à lire notre publication.

Sommaire

Dossier : la culture jurassienne 2

Eugénie Rebetez : le corps comme expression de soi 4

Un théâtre au village ? 8

Le POPA ou l'art optique à la portée de tous 11

Le renouveau du passé minier de Delémont 14

La culture jurassienne est un trésor fragile 18

Une troupe tentaculaire au service de l'art et de l'autre 21

Le clin d'œil de Bovée 23

Le Jurassien d'Okinawa 24

Le patrimoine culturel du Jura entre tradition et modernité 28

La légende de la « petite » Gilberte de Courgenay 31

Impressum

Éditeur : proJURA, promotion de l'identité jurassienne, rue Saint-Maurice 26, case postale 621, 2800 Delémont.
Tél. : +41 32 421 36 04
Fax : +41 32 421 36 06
e-mail : office@projura.ch
www.projura.ch

Rédaction : Didier Walzer (rédacteur responsable).

Ont collaboré à ce numéro :
Sophie Dürrenmatt, Florence Hügi.

Conception, mise en page, impression : Pressor SA, centre d'impression et d'arts graphiques, Delémont.

Tirage : 3000 exemplaires.

ISSN : 1660-9050

Crédits photos : Agence photo BIST, Delémont.

Dessins : Jean-Paul Bovée.

Prix du numéro : CHF 12.– (frais d'envoi CHF 5.– en sus).

ROGER MEIER/BIST

Une exposition sur les œuvres de Salvador Dali a récemment eu lieu au POPA à Porrentruy.

Dossier

Puits de mine à Delémont: chargement du minerai dans le cuveau qui le remontera en surface.

Culture jurassienne

AUGUSTIN REBETEZ

Le corps occupe une place prépondérante dans les spectacles d'Eugénie Rebetez.

Le corps comme expression de soi

Elle s'est rêvée danseuse professionnelle envers et contre tout. La jeune Jurassienne de 15 ans partie conquérir le monde de la danse est revenue dix ans plus tard comme artiste accomplie applaudie à travers l'Europe. Car Eugénie Rebetez a trouvé sa voie pas uniquement dans la danse, mais aussi dans l'art vivant et la performance.
Rencontre avec une créatrice singulière qui donne au corps la place essentielle qui lui revient : celle du lieu absolu.

Par Sophie Dürrenmatt

AUGUSTIN REBETEZ

La Zurichoise d'adoption joue de son physique.

Suffit-il à une femme de monter sur scène pour transcender ses craintes, évoluer telle une amazone de l'art vivant et ouvrir au public une perspective d'elle-même – et donc de soi – propice à l'introspection ? C'est le coup de force d'Eugénie Rebetez. C'est son talent, son génie. Dix ans de carrière, trois spectacles. « C'est long trois ans pour écrire », nous avoue la jeune femme entre deux gorgées de thé.

C'est une trentenaire souriante aux gestes posés, qui nous a ouvert les portes de son atelier zurichois.

« Pourquoi Zurich ? Pour des raisons personnelles, ensuite professionnelles. Le temps passe et ce qui n'était qu'un point de chute est devenu notre lieu de vie avec mon compagnon et notre fils d'un an. »

Le grand châle qui lui nappe les épaules arbore des couleurs discrètes. L'endroit est simple, un peu en pagaille comme lorsqu'on arrive à l'improviste chez quelqu'un en plein travail. « C'est ici que je répète mes spectacles. C'est d'ailleurs ce qui m'occupait avant votre arrivée. Ça fait aussi office de chambre d'amis. C'est également mon bureau. En résumé, tout s'organise depuis cette pièce », s'amuse-t-elle.

Un corps telle une cathédrale

Elle qui a reçu le Prix suisse de la scène de l'ATP en 2013 avoue pleinement s'identifier au milieu des arts vivants plutôt qu'à celui de la danse dont elle est issue. « J'ai longtemps été passionnée par la danse. À mes yeux, il émergeait quelque chose d'absolu dans cette discipline. » Les ateliers de Joëlle Prince à Delémont à l'âge de 10 ans – « Je les recommande vraiment », ce besoin de bouger, de se défouler, précéderont une adolescence où le corps deviendra l'élément central de la jeune femme.

« Il était devenu important pour moi de faire quelque chose avec ce corps. Il est mon filtre, mon moteur pour avancer dans la vie. J'ai beaucoup de souvenirs physiques de ce que j'ai vécu. Comme une manière d'intégrer pleinement le moment. Je fonctionne comme ça. » Une conviction moins absolue s'ensuivra sur la danse, une vision plus réaliste, une vibration réelle devant des spectacles avant-gardistes et l'art vivant s'imposera alors comme une évidence.

« J'ai commencé à créer mon propre travail, car il n'y avait pas de chorégraphe ou metteur en scène qui faisait ce dont j'avais vraiment envie. Et je ne voulais pas non plus être dépendante de quelqu'un d'autre pour monter sur scène. Rester proche de moi-même, de mon instinct, de mon corps étaient des notions évidentes. »

Car le corps d'Eugénie est telle une cathédrale. Il abrite une palette d'émotions dont seul le genre humain est capable. Il vibre, il s'émeut, il est inspiré, il se cabre, il se galvanise ou il se fait silence.

Un brassage complexe d'émotions, dont l'artiste se fait l'écho sans ambages, « mon travail est une grande partie de mon identité. » Et de citer Louise Bourgeois, artiste peintre et plasticienne avant-gardiste qui a elle aussi marqué son époque, « elle est la première à avoir abordé la thématique qui m'inspire : celle de la Femme Maison. C'était dans les années 1940. »

audit transjurane

atj

ftj

fiduciaire transjurane

Aude Saunier Bregnard
Experte-comptable diplômée

Axel Amsler
Expert-comptable diplômé

Tél.: 032 423 05 50

Bernard Seeger
Expert fiduciaire diplômé

Claude Mertenat
Agent fiduciaire avec brevet fédéral

Tél.: 032 421 42 80

Rue de la Jeunesse 2, 2800 Delémont

Le Jura chevillé au cœur

C'est à Mervelier que la jeune Eugénie passe son enfance. « Je suis partie du Jura pour vivre ma passion à l'âge de 15 ans. »

Des parents versés dans le milieu artistique et culturel, un soutien familial inconditionnel et huit années de travail entre la Belgique et la Hollande. « C'était difficile, j'étais jeune. »

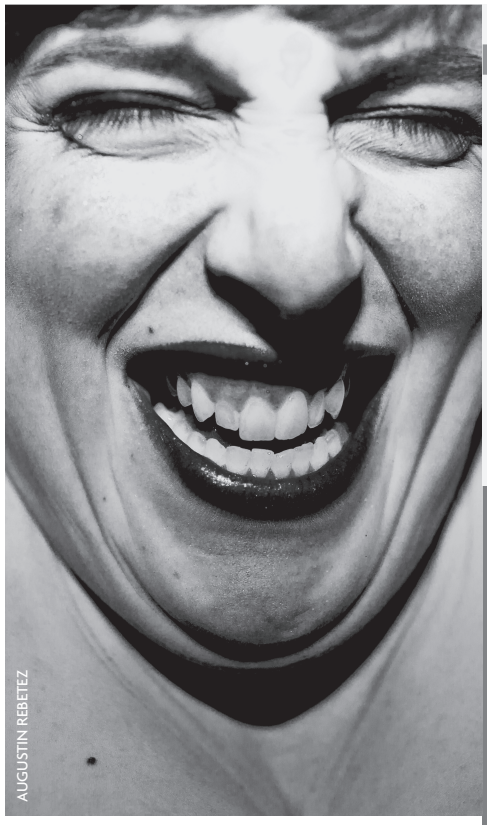
Son premier retour sur ses terres natales s'est fait sur les planches en 2010. Une consécration. « J'étais aux anges, car je me suis dit : « Ça y est, tu l'as fait. Tu ne t'es pas trompée de voie. Maintenant, c'est vraiment ton métier. » C'est d'ailleurs en hommage au Jura qu'Eugénie créera Gina, cette jeune Jurassienne rêvant de devenir diva. Un peu autobiographique, non ? « Disons que je me suis inspirée de mon parcours, sourit-elle tout en nous proposant un autre thé. En tous les cas, je me rappellerai toujours de la première à la Halle des expositions. J'ai pleuré sur scène pendant que le public applaudissait. »

L'art doit fédérer

Un public helvétique acquis à son humour, des références scéniques multiples, à l'instar des Mummenschanz que la jeune femme cite en exemple : « Ils ont un langage universel, car ils élaborent des spectacles totalement visuels. De fait, il n'y a aucune barrière des langues, que le public soit romand, alémanique ou tessinois. C'est essentiel dans notre pays. L'art doit fédérer. Et même au-delà de nos frontières. »

Elle que l'on compare régulièrement à Zouc s'en voit gênée : « Je n'ai pas eu la chance de l'admirer en live sur scène, mais j'ai visionné beaucoup de spectacles. C'est une grande dame au talent infini. »

Mais alors, comment se voit-on dans 30 ans lorsqu'on évolue professionnellement dans la performance scénique ? La jeune femme réfléchit pour nous souffler qu'il est difficile de se projeter si loin dans un tel milieu professionnel. « Nous avons un métier façonné par les hauts et les bas. C'est comme ça. Je ne parviens pas à me projeter. En revanche, je peux vous dire que les dix prochaines années ne ressembleront pas aux dix dernières. L'évolution artistique est quelque chose en mouvement perpétuel. C'est là toute sa saveur. »



AUGUSTIN REBETEZ

L'artiste jurassienne dans son nouveau spectacle, Bienvenue.

Bienvenue

Après ses spectacles *Gina* et *Encore*, Eugénie Rebetez remonte sur les planches avec sa générosité et son humour. Dans *Bienvenue*, sa nouvelle création, elle se lance dans un voyage vertigineux vers son monde intérieur pour en explorer les recoins et les limites. Elle incarne une femme ludique et mystérieuse, occupée à faire de l'ordre et créer du désordre. L'espace dans lequel elle évolue est un lieu intime, une sorte de corps-maison où les murs ont des oreilles. Confrontée à elle-même dans ce jardin intérieur, elle invente sa propre société, tissant un dialogue avec ce qui l'entoure. Les joies, les doutes et les peurs deviennent ses complices de jeu. Eugénie Rebetez se plonge dans *Bienvenue* avec l'intensité, la légèreté et l'audace qui la caractérisent.

www.eugenierebetez.com

Tournée 2018

19-20-21 janvier	Delémont	EviDanse, salle St-Georges
7-8 fév.	Bâle	Roxy Birsfelden
22-23 fév.	Berne	Dampfzentrale
10-11 mars	Neuchâtel	Hiver de danse – Maison du Concert
juin 2018	Fribourg	Belluard Festival
4 octobre	Porrentruy	EviDanse, salle de l'Inter

L'imposante maison trône au bord de la Grand-Rue de Courtelary, dans le Jura bernois, bien rangée avec les autres. Elle serait presque discrète, si une sculpture monumentale et un brin biscornue ne trônait pas sur le portail, annonçant le nom du lieu: le «Toit des Saltimbanques». Mystérieux? Alléchant surtout: visite avec les propriétaires, Andreas Vettiger et Priska Marti.

Andreas Vettiger et Priska Marti offrent un toit aux saltimbanques.

Un théâtre au village? Bien plus que ça!

Par Florence Hügi

«Bienvenue!» La porte s'ouvre sur Andreas Vettiger, large sourire et poignée de main chaleureuse. Il est l'âme des lieux et va nous conduire à travers son antre. Un couloir, puis un autre, de belles pièces et un escalier en colimaçon plus tard, nous découvrons le théâtre, 60 places assises, niché sous le toit. «La première fois que je suis entré dans ce qui était encore un galetas, j'ai su qu'ici, je voulais créer un théâtre. J'en ai parlé aux amis avec qui nous avons acheté la maison et ils ont accepté… en pensant certainement que j'étais un peu fou. Après six ans, une fois les autres gros travaux réalisés, j'ai pu entamer mon rêve: grâce à des soutiens financiers du canton, de donateurs privés et de la Loterie romande, ce théâtre a vu le jour en 2006», raconte ce passionné de scène, mais aussi de contes, de clowns et de créations en tous genres.

Des émotions à emporter pour la vie entière

Le «Toit des Saltimbanques», soit la seule et unique salle de théâtre de Courtelary, dans le Jura bernois, propose depuis une large palette de spectacles bilingues, français ou allemand, pour tous les publics de 7 à 100 ans. «Nous privilégions nos coups de cœur, les spectacles qui nous touchent, qui créent des émotions. À chaque fois, c'est une rencontre, une découverte. Nous n'avons pas envie de simplement divertir les gens, nous souhaitons qu'ils emportent quelque chose pour leur vie après une soirée passée ici», explique Priska Marti, l'autre maîtresse des lieux, compagne d'Andreas et co-programmatrice.

Nous l'avons rejointe dans une pièce attenante, qui recèle une autre surprise: la bibliothèque de contes, merveilleuse et lumineuse salle tapissée de livres du sol au plafond, avec son poêle à bois et son lit en mezzanine niché derrière une barrière sculptée, qui fait parfois office de Bed & Breakfast, autre activité de la maison. «Nous sommes affiliés au réseau Mutabor[1], une fondation dédiée aux contes, constituée

de neuf bibliothèques consacrées uniquement aux contes et disséminées en Suisse et en Allemagne », explique Andreas Vettiger. Et les deux bibliothèques installées en Suisse romande sont toutes deux à Courtelary », sourit-il en louchant sur le jardin.
Juste en dessous, une belle roulotte de bois abrite une bibliothèque itinérante dans laquelle le conteur peut déployer une petite scène, accueillir des spectateurs pour ses tournées de contades et, le soir venu, replier la scène qui se transforme en couchette. « Ainsi, je voyage et je joue dans le même lieu. »

Une rencontre forte

Le voyage, la route et la vie en roulotte. Des valeurs capitales dans l'existence de Priska et d'Andreas, qui se rencontrent – comment aurait-il pu en être autrement ? – sous un chapiteau de cirque.
Lui, instituteur seelandais fasciné par l'univers du cirque, achève une année de tournée avec le cirque Stellina et son successeur n'est autre que Priska.
Originaire de la région zurichoise, elle rentre d'un long voyage et cherche un petit job, sa formation initiale à La Poste ne la séduisant plus vraiment.
La rencontre est forte, ils ne se quitteront plus et, très vite, la vie de nomade s'impose. « J'avais une amie qui habitait dans une roulotte quand j'étais jeune et j'étais très impressionnée par l'idée d'habiter dans un tout petit lieu où il y a tout ce qu'il faut », raconte Priska.
Pour Andreas, c'est une évidence : le cirque l'a modelé à cette manière de vivre, totalement en adéquation avec ses valeurs, ses rêves… et son pouvoir d'achat. « Andy a toujours des idées, plein d'idées. Et ce sont toujours de très bonnes idées, sourit Priska. Alors, je l'ai suivi : les premières années, il était seul à monter sur scène, mais, par la suite, je m'y suis mise. »
Aujourd'hui, le couple se produit ensemble pour des tours de contes ou de chansons.

Histoire de clowns

Mais revenons à l'époque de leur rencontre : pendant que Priska tourne avec le cirque Stellina, Andreas se lance, en 1996, dans une aventure qui s'est, depuis, taillée une jolie réputation : les clowns « Gilbert et Oleg ». « On a construit une roulotte-théâtre avec Dominik Rentsch pour ne pas devoir démonter chaque soir le décor, un travail éprouvant. Je suis devenu Gilbert et lui, Oleg, au hasard d'un engagement pour une fête universitaire : « Zum Goldenen Gaukler » – en français « Le restaurant des Saltimbanques » – était né.
« On a vite remarqué que ça prenait et que le public aimait ça et nous avons continué. »
Aujourd'hui, Gilbert et Oleg partent régulièrement sur les chemins pour des engagements privés ou des festivals et seront à Nidau, par exemple, à l'Ascension 2018, avec d'autres troupes, pour fêter aussi le jubilé de Fahriété, un autre projet d'Andreas autour du théâtre itinérant.
« Nous avons un spectacle en allemand, un autre en français, ou alors nous jouons en mode bilingue. Les Romands aiment bien, parce que je joue le chef avec un accent alémanique. Ça les fait rire », sourit Andreas Vettiger.

« Cette région nous a accueillis »

Avec une vie si empreinte de liberté et de grand air, comment l'installation à Courtelary s'est-elle faite ? Il y a du hasard là-dedans, à les entendre : « Notre fils avait deux ans, nous cherchions une maison à rénover avec plusieurs couples. Il nous fallait surtout un jardin suffisamment grand pour y entreposer nos deux roulottes », raconte Andreas. C'est une petite annonce dans le magazine *Tierwelt* qui les amène à Courtelary. « Je me souviens de ma première nuit ici : c'était le soir de mon anniversaire, le 24 mars. J'avais 28 ans, je me suis levé le matin et je me souviens de ce sentiment : j'entrais dans ma nouvelle vie. Il y avait beaucoup de travail devant nous, et beaucoup d'idées à réaliser. Comme nous avions peu d'argent, nous avons mené ces travaux petit à petit. Cette région nous a accueillis, il y a quelque chose de simple dans les rapports avec les gens. Imaginez trois familles débarquer ici avec deux roulottes : à Bienne, nous aurions eu la police à la porte dès le lendemain ! Mais pas ici. Cela n'a pas du tout été un problème », se souvient Andreas.
Depuis, l'association des Amis du Toit des Saltimbanques compte 75 membres, souvent de Courtelary et des environs, et rapporte quelques deniers. Le reste du budget se boucle avec un soutien communal et quelques mannes d'institutions ou d'entreprises de la place. De projet en projet, de création en création, cela va bientôt faire vingt ans que cette bâtisse respire au rythme des soirées jazz ou manouches, des spectacles pour enfants ou des contades pour les grands.
Et ce n'est pas fini. « Nous réfléchissons à la manière d'attirer plus de monde ou de créer d'autres événements, explique Andreas. Pourquoi pas une nuit culturelle itinérante à Courtelary, en profitant de tous les endroits qui pourraient accueillir de petits spectacles et créer des rencontres ? »
L'idée est lancée, elle se balade et éclora peut-être au gré des énergies et des engagements.
Et, qui sait, un jour, le couple repartira-t-il peut-être sur les routes… ?

[1] http://www.maerchenstiftung.ch/de/startseite

ROBERT SIEGENTHALER / BIST

Le POPA ou l'art optique à la portée de tous

Ouvert depuis la Saint-Martin 2016, ce musée unique en son genre, qui a permis la réhabilitation d'un magnifique objet du patrimoine culturel bruntrutain et jurassien, se veut le plus large d'accès possible. Ce qui ne l'empêche pas d'attirer des initiés de tous horizons.
Rencontre avec son promoteur, l'ancien ministre et maire de Delémont, Pierre Kohler.

Propos recueillis par Didier Walzer

– Le point de départ du POPA – Porrentruy Optical Art ?
– J'avais racheté la Maison Turberg, qui était en fait celle de feu Rémy Zaugg, le célèbre artiste jurassien, qui l'avait acquise et travaillait à sa rénovation. Il y a ensuite eu plusieurs changements de propriétaires, car il n'a jamais pu terminer. Cette bâtisse est ainsi restée une dizaine d'années en l'état et j'ai finalement décidé de l'acheter.
Et la rénovation prévue a été achevée par les célèbres architectes bâlois Herzog & De Meuron.

– Au début, vous ne saviez toutefois pas trop quoi faire de l'objet ?
– En effet. Mon but initial était simplement de sauvegarder cet objet, appartenant au patrimoine historique jurassien. J'ai d'ailleurs toujours pensé que la Maison Turberg devait être reprise par le canton ou la commune de Porrentruy.
Une fois la restauration achevée, j'ai constaté à quel point l'endroit était sublime. Je me suis alors dit qu'il fallait que le public en profite d'une manière ou d'une autre.
Plus de 3000 œuvres jurassiennes dormant dans des entrepôts, dépôts ou galetas et donc invisibles pour la population, l'idée m'est venue d'essayer de louer cette bâtisse au canton afin qu'il puisse présenter la richesse artistique de notre coin de pays. Toutefois, le Gouvernement n'est pas entré en matière.

– Vous vous êtes alors rabattu sur… vous-même !
– Exactement. En quittant la mairie de Delémont le 21 mars 2015, mon défi a été de prendre des cours d'histoire, sur l'art contemporain et son marché, à Paris (n.d.l.r. à Drouot Formation ; Pierre Kohler est en outre ambassadeur de la galerie internationale Bel Air Fine Art, dont le siège est à Genève).

Le pari de l'art optique

– Comment en êtes-vous arrivé à l'art optique ?
– À un moment donné, j'ai demandé à une prof, docteur en histoire de l'art à Paris, Christelle Langrené, dans quel domaine de l'art contemporain il existait une lacune en Europe ? Elle m'a dit sans hésiter qu'il n'y avait aucun musée spécialisé dans l'art optique – op art – sur l'Ancien Continent. Et comme mon objectif était d'amener des gens extérieurs au Jura à Porrentruy, j'ai commencé de monter une collection d'art optique. Un pari, en somme.
Grâce aux synergies avec la galerie genevoise Bel Air Fine Art, j'ai réussi à convaincre les responsables de venir à Porrentruy, ce qui ne fut pas une mince affaire, car je voulais organiser une expo par an, à commencer par celle sur Edgar Degas – et Auguste Rodin – en 2016, juste avant le centenaire de sa mort.

Débuts en fanfare

– Le succès a-t-il été au rendez-vous ?
– L'exposition était prévue en novembre et décembre et elle a été prolongée jusqu'en janvier dernier.
Plus de 3500 visiteurs se sont déplacés !

– D'où proviennent les œuvres d'art optique ?
– Soit elles ont été achetées, soit elles proviennent de prêts de privés. Il y en a environ une cinquantaine exposées en permanence.

– Comment est configuré le musée ?
– L'art optique occupe tout le premier étage. Je suis en train d'arranger le deuxième puisque je dispose désormais de suffisamment d'œuvres d'art optique pour le « meubler ». En effet, si nous visons une ouverture permanente, deux étages au moins sont nécessaires. Quant au rez-de-chaussée, il est réservé aux expos temporaires.
Jusqu'à présent, le musée a été ouvert uniquement lorsqu'il y avait des expositions temporaires, soit au printemps et en automne. Et de nouveau dernièrement lors de la rétrospective consacrée à Dali (n.d.l.r. qui s'est terminée le 16 décembre).

– Vous souhaitez une ouverture plus régulière, n'est-ce pas ?
– Oui, c'est la raison pour laquelle s'est créée, voici quelques mois, l'Association des amis du POPA, qui vise l'ouverture du musée tous les week-ends, à partir du printemps 2018. Le but serait d'ouvrir tous les samedis et dimanches, de 14 h à 18 h, et de 10 h à 18 h pour les expos temporaires. Pour ce faire, toutefois, il faut trouver des surveillants. Avant cela, l'association doit compter assez de membres payant 100 fr. ou 1000 fr. pour ceux désirant le Passeport d'art annuel.

– Pourquoi ouvrir le POPA au printemps ?
– C'est vrai qu'à la base, je souhaitais mettre sur pied une seule exposition par an. Mais comme l'UCA, l'Union du Commerce d'Ajoie et du Clos du Doubs, organise *Le printemps dans l'Ajoie*, soit une expo de rue en ville, j'ai décidé d'ouvrir le POPA à cette période-là afin de dynamiser Porrentruy et de participer à son développement.
C'est ainsi que l'artiste Igor Ustinov – n.d.l.r. le fils du comédien mondialement connu Peter – a exposé ses sculptures au printemps 2017. Avec un millier de visiteurs à la clé.

Phare culturel européen

– Votre objectif est aussi de faire du POPA un phare culturel rayonnant loin à la ronde ?
– Absolument. Des expositions temporaires avec des noms connus, pour faire connaître le musée à l'extérieur, sont par conséquent nécessaires. Sur les quelque 6000 visiteurs qui ont fait le déplacement du POPA à ce jour, un tiers environ provenaient de la région bâloise, de l'Arc lémanique, de France également, où nous faisons de la promotion. Bien que nous en soyons aux débuts, je suis vraiment surpris du succès du musée. Les gens qui y viennent sont séduits par l'art optique.

– Comment l'expliquer ?
– Cet art intéresse au-delà des seuls initiés. L'art contemporain est difficile d'accès pour la population en général, mais il a un côté ludique qui plaît.
Dans l'art optique, en fait, c'est l'observateur qui modifie l'œuvre en se déplaçant devant elle. Il y a donc interaction entre l'œuvre d'art et le visiteur. C'est bluffant. Et cet aspect-là fait que l'œuvre devient très accessible et l'art optique, qui joue sur la géométrie, les images, compréhensible.
Certaines œuvres sont à ce point perturbantes qu'elles provoquent la nausée chez ceux qui les regardent, comme s'ils étaient sur un bateau qui tangue ! L'œuvre, le tableau bougent en effet…

– À ce propos, une expo fort intéressante s'annonce au printemps prochain ?

– Oui, celle du Suisse d'origine lettone Youri Messen-Jaschin. Le CHUV a fait des recherches sur ses œuvres et l'influence que celles-ci, et l'art optique en général, exercent sur des maladies neurologiques. Dans ses tableaux, certains voient du rouge, d'autres du bleu, d'autres encore du vert, etc.

– Un point qui vous tient à cœur, c'est que le POPA ne fait pas dans l'élitisme ?

– Oh, que non ! Je tiens vraiment à ce qu'il soit accessible à tous. Les écoles bénéficient d'ailleurs de l'entrée libre. L'un des objectifs de l'Association des amis du POPA est justement de récolter des fonds pour inciter les écoles à venir dans le cadre de visites guidées. Des profs de dessin qui ont fait le déplacement avec leurs élèves ont adoré.

À l'image d'Yves Riat, conservateur de l'espace Courant d'Art, à Chevenez, je pense qu'on n'accorde plus assez d'importance à la culture, alors que le combat jurassien, à la base, était culturel. On devrait être davantage attentif à cet aspect dans l'enseignement. En outre, une exposition d'Edgar Degas au POPA, c'est à deux minutes à pied du lycée. Et ça ne coûte rien.

Si la même expo avait lieu à Paris, les profs et les élèves s'y précipiteraient et dépenseraient plusieurs centaines de francs pour cela, alors qu'il n'y a aucun frais à domicile.

www.popa.ch

L'Association des amis du POPA

Comité

Président : Thierry Bregnard

Responsable des visites guidées : Jean-Claude Adatte

Membres : Carole Maître, Aude Zuber, Geneviève Kohler, Claude Rebetez, Claude Lièvre

Pierre Kohler, l'initiateur du POPA, dans la Maison Turberg.

Un tourisme culturel qui draine à large échelle

Les autorités communales sont ravies d'avoir le POPA à Porrentruy. « Il diversifie l'offre touristique et culturelle, qui cible les connaisseurs, au-delà des frontières jurassiennes », estime le maire, Pierre-Arnauld Fueg.

Preuve de l'intérêt politique pour le POPA, la municipalité a remis un prix à l'occasion de la 5000e entrée, le 21 juin 2017. Notre interlocuteur se plaît aussi à relever les visites de classes, qui profitent des services d'un guide expliquant les œuvres, Jean-Claude Adatte. « Cela apporte indiscutablement une plus-value. C'est d'ailleurs nouveau pour Porrentruy que d'avoir une galerie proposant des visites guidées. Cela élargit clairement le cercle des personnes potentiellement intéressées. »

Pierre-Arnauld Fueg tire son chapeau au promoteur, Pierre Kohler, qui a osé mettre l'art optique à portée du grand public.

Le POPA vulgarise la culture et permet au canton du Jura de bénéficier d'une notoriété extracantonale. « J'ajoute que ceux qui viennent exposer ici sont surpris par la qualité de la Maison Turberg. »

Le pari a été réussi au-delà des espérances de son initiateur puisque avant les Bruntrutains parlaient de la Maison Turberg, en évoquant la vénérable demeure, désormais, ils parlent du POPA. L'un des plus vieux bâtiments de la Cité des princes-évêques ne pouvait guère rêver plus belle réhabilitation.

Et Pierre-Arnauld Fueg de conclure : « De telles initiatives privées ne sont pas légion. Puisse le POPA avoir ouvert une voie dans le mécénat de qualité. »

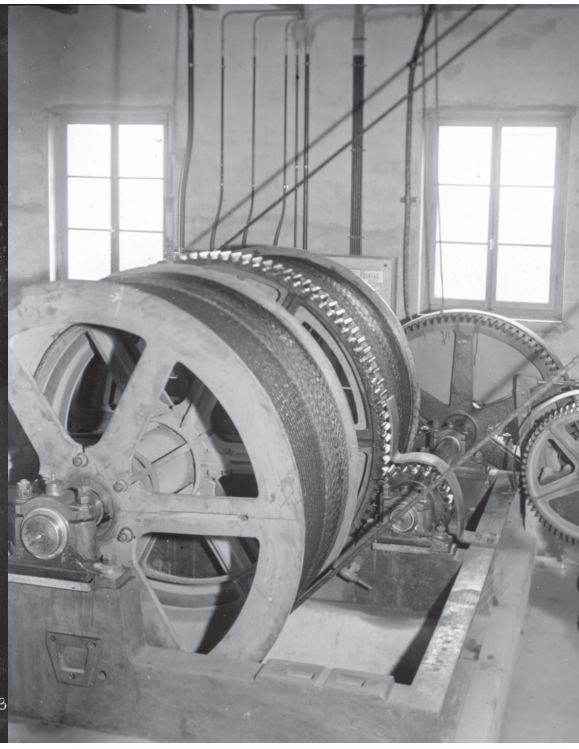
Wagonneur poussant le minerai jusqu'au bas de l'ascenseur.

Le renouveau du passé minier de Delémont

Les fondements du développement industriel, démographique et urbanistique de la région de Delémont se trouvent dans son sous-sol. Le grand public a pu s'en rappeler ou le découvrir, l'été dernier et in situ, à la faveur du spectacle «Les Jardins des Gueules Rouges», huitième création de la Confrérie des Jardiniers. Récit d'une folle épopée.

Régis Froidevaux,
président de l'Association de la tête du puits de mine (ATPM)

Le fer est présent partout dans nos activités quotidiennes. À l'état d'acier ou de fonte, on le trouve de l'évier de la cuisine à la voiture, en passant par les vis et autres accessoires.
Chaque jour, nous en touchons et nous en utilisons, sans même connaître son origine, alors que le sous-sol jurassien en a livré pendant des années. Le minerai de fer s'est formé il y a quelques dizaines de millions d'années, à l'époque du sidérolithique.
Dans le Jura, il se présente sous forme de pisolithes, des billes de quelques millimètres à quelques centimètres de diamètre, parfois en amas jusqu'à la taille du poing. On en voit en surface, dans certains jardins et champs de la vallée de Delémont, où elles peuvent faire le bonheur de jeux d'enfants.



À gauche : équipe de mineurs abattant le minerai et le chargeant sur un wagonnet.
À droite : machinerie de l'ascenseur dans une tête de puits.

Durant des siècles, les Jurassiens savent où trouver du minerai de fer, qu'ils ont appris à travailler. Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, il est extrait à faible profondeur. On y accède par des galeries plus ou moins horizontales, à flanc de montagne.

L'âge d'or du fer

Mais le minerai de fer se trouve surtout en profondeur. Les techniques pour l'exploiter évoluent. Des puits verticaux de plus en plus profonds sont creusés pour atteindre les filons.
Sous la conduite de l'ingénieur des mines Auguste Quiquerez, l'apogée de cette exploitation se situe entre 1850 et 1860.
À Delémont, Courroux et Courcelon, on peut comptabiliser près de 190 puits qui seront creusés au fil des ans.
Les puits sont creusés verticalement, à travers les sédiments et la marne, jusqu'à atteindre la couche de roche calcaire sur laquelle reposent les filons de minerai.
Le plus profond, celui des Prés Roses, à Delémont, mesure 136 m, soit l'équivalent de trois fois la hauteur du clocher de l'église Saint-Marcel.
Chaque puits est surmonté d'un bâtiment, qui abrite la machinerie des ascenseurs. C'est la tête du puits de mine. Les ascenseurs servent autant d'accès aux mineurs qu'à remonter le minerai dans des cuveaux. Ils sont doubles, l'un faisant contrepoids à l'autre. Lorsqu'un cuveau est remonté, un second descend dans l'étroit boyau. Les têtes de puits abritent également le vestiaire des mineurs, une forge pour y réparer les pics et, dès le début du XX[e] siècle, un compresseur pour alimenter les marteaux-piqueurs.
Un système de pompage de l'eau et d'aération des galeries est aussi installé.
Au fond des puits, les mineurs creusent des galeries horizontales, en suivant les filons, rarement plus épais qu'un mètre. Ils abattent le minerai à l'aide de pics ou de marteaux-piqueurs. Il est chargé sur des wagonnets, qui sont ensuite poussés sur des rails à travers les dédales de galeries, parfois sur plusieurs centaines de mètres, jusqu'à l'ascenseur.
Le contenu des wagonnets est déversé dans le cuveau du treuil pour être remonté en surface.
Les mineurs, qui travaillaient par équipes, avaient pour unique éclairage leur propre lampe à carbure. Les conditions de travail étaient pénibles :

Transport
de personnes
pour les vacances

LOCATION: - Monospace (7 places) - Camping-car (5 ou 7 places) - Minibus (9 places) - Utilitaire (5-11,5 m³) - Voiture

WILLEMIN groupe

Garage-Carrosserie - Delémont

A votre service depuis 1949

Willemin car rent
location de voitures

Route de Porrentruy 88 - 2800 Delémont
Tél. 032 421 34 77 - www.willemin.ch

LOCATION VACANCES DÈS

Voiture
par jour dès CHF 45.-
semaine dès CHF 340.-

Camping-car
semaine dès CHF 1050.-
Offre valable: spécial Jura

Représentants automobiles

CITROËN · RENAULT Passion for life · DACIA · HYUNDAI · DS AUTOMOBILES · DANGEL 4x4 · Ford · TOYOTA · LEXUS · MUSTANG · VIGNALE

Représentants van et camping-car

benimar · PÖSSL · TRIGANO SERVICE · LMC Meine Welt · CAMPSTER! · caravaningsuisse · MOVERA

LOCATION MARIAGE
Ford Mustang

Louez-moi dès CHF 290.-

Optic 2000 - Marquis – Place de la Gare 9 – **Delémont**

ENTREPRISE DU GAZ S.A.

CHAUFFAGE | SANITAIRE

DEPANNAGE 24/24 | SERVICE DES EAUX

Porrentruy | 032 465 96 20
Delémont | 032 422 29 25
info@gazsa.ch | www.gazsa.ch

depuis 1904 seit 1904 dal 1904 since 1904

huit heures suivies dans l'obscurité, l'humidité et les dangers omniprésents. Seule la température, constante à 15°C, pouvait sembler acceptable. Les galeries ne dépassaient que rarement un mètre et demi de hauteur. Elles étaient étayées avec des poutres pour éviter l'effondrement.
À l'avènement du XXe siècle, les mines sont progressivement fermées en raison de la concurrence étrangère ; l'importation de minerai et de fonte étant plus avantageuse.
Deux puits sont toutefois encore creusés à Delémont : celui des Rondez, en 1917, et celui des Prés Roses, en 1923.
Alors que tous deux seront fermés en 1926, le dernier sera remis en exploitation durant la Deuxième Guerre mondiale afin de compenser la pénurie de matières premières.

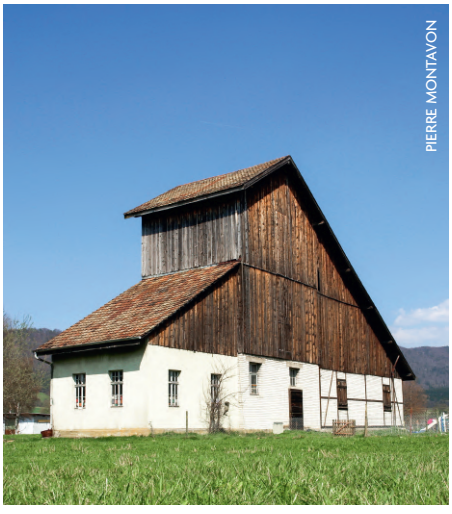
Il n'est malheureusement plus possible d'accéder aux dizaines de kilomètres de galeries qui sillonnent le sous-sol delémontain, les puits ayant tous été comblés. Les mines, elles, renferment leurs secrets. Elles ont été remblayées avec le bolus, la marne rouge qui englobait le minerai, ou simplement inondées.

Une industrie florissante

Les quelque 5000 à 10 000 tonnes de minerai de fer brut extraites annuellement dans la vallée de Delémont étaient transportées dans un lavoir, également appelé patouillet. Une installation hydraulique y brassait la masse marneuse dans l'eau pour en extraire les pisolithes et évacuer la marne. Le minerai lavé était ensuite transporté dans un haut-fourneau pour y être réduit en fonte.

Dans les années 1850, sept hauts-fourneaux étaient en activité dans le Jura : à Undervelier, Courrendlin, Bellefontaine, Choindez, Lucelle et deux à Delémont.
Celui de Choindez fut le seul à être encore exploité au XXe siècle.
Mélangé à du calcaire, du charbon de bois (du coke dès 1880) et d'autres éléments, le minerai de fer est réduit en fonte dans le haut-fourneau.
L'industrie minière n'engage dès lors pas que des mineurs, mais aussi des bûcherons, charbonniers, voituriers, mouleurs, fondeurs, forgerons et autres ouvriers. Ainsi, la sidérurgie, qui trouve sa source dans les mines de fer, occupera, à son apogée, quelque 2000 ouvriers.

Le dernier vestige


PIERRE MONTAVON

Tête du puits de mine des Rondez.

Des 190 puits exploités, il ne subsiste aujourd'hui qu'un seul vestige : la tête du puits de mine des Rondez, construite en 1917, entre Delémont et Courroux.

En 2012, cinq associations ont fait opposition à sa destruction, prévue pour faire place à une surface de vente.
Finalement, il a été décidé de déplacer le bâtiment de la tête du puits d'une cinquantaine de mètres. C'est ainsi qu'en été 2014, après trois mois de travaux préparatifs, de puissants vérins ont poussé le bâtiment centenaire, cerclé sur des rails, jusqu'à son emplacement actuel.
L'ultime témoin architectural, symbole de la florissante exploitation minière, était sauvé.
L'Association de la tête du puits de mine (ATPM) a été constituée dans le but de mettre en valeur le patrimoine lié aux mines de fer.
Un projet de réhabilitation du bâtiment centenaire a été élaboré. Il prévoit de le rendre vivant, ouvert au public, et qu'il devienne un symbole de l'industrialisation de la région.

L'aménagement d'une grande salle polyvalente est notamment prévu dans l'ancienne salle des machines.
Ce magnifique espace, unique et original, avec une charpente qui culmine à 17 m de haut, sera idéal pour accueillir des conférences, expositions, repas traiteurs, apéritifs et autres manifestations.
Une exposition permanente sur l'exploitation des mines prendra place à l'étage. L'ATPM commence en cette fin d'année les recherches de fonds pour mener ce projet à bien.
Des partenaires publics et privés, ainsi que des mécènes sont recherchés pour financer la réalisation des travaux de réhabilitation. Avec la conservation et la mise sous protection patrimoniale de la tête du puits de mine, le passé minier sera définitivement déterré et pourra être découvert par toutes et tous.

www.atpm.ch

ROGER MEIER / BIST

La Balade de Séprais, un parcours culturel original fort apprécié.

La culture jurassienne est un trésor fragile

Christine Salvadé, cheffe de l'Office de la culture du canton du Jura

Le Jura est une terre de liberté. Est-il nécessaire de rappeler que les artistes, les écrivains, les créatrices et créateurs de chez nous y sont pour beaucoup dans l'affirmation de l'identité et de l'indépendance du dernier-né des cantons suisses ? Certains pensent que nous sommes résolument passés à autre chose et que la culture d'aujourd'hui a un besoin urgent de s'affranchir des engagements d'hier. Peut-être ont-ils raison. Le monde avance et les forces de l'imaginaire poussent à se réinventer chaque jour, quitte à bousculer les codes et l'histoire. Mais cela ne nous empêche pas de nous souvenir d'où nous venons. De nous souvenir que la culture est fondamentale pour la définition de soi et le renforcement d'une collectivité. De nous souvenir ce que d'autres ont fait avant nous. à n'en pas douter, cela nous rendra encore plus forts demain.

Ainsi, le Jura est et restera ce « pays qui ne veut pas mourir », comme l'écrivait Alexandre Voisard. Il est né sous la plume des poètes et des peintres, qui ont traduit à l'époque par leur sensibilité d'artistes ce à quoi les Jurassiennes et les Jurassiens aspiraient. Le propre d'une œuvre d'art, d'une musique, d'un poème est de révéler les sentiments. Lorsqu'ils sont ceux d'une collectivité, ils sont amplifiés. Quoi de plus beau que de se sentir compris par une œuvre ? De lire à voix haute un poème et de se dire : « Voilà exactement ce que nous ressentons » ?

Qu'est devenue la culture jurassienne, presque quarante ans après l'indépendance du canton ? Il n'est pas exagéré de prétendre qu'elle est plus vivace et dynamique que jamais. La liberté, cette liberté de création qui a porté le Jura sur les fonts baptismaux, est toujours le moteur des nombreuses initiatives, individuelles et collectives, qui composent le tissu culturel d'aujourd'hui, vaste, divers et inventif. Mais ce tissu est fragile.

Honneur aux bénévoles

L'art d'aujourd'hui repose sur l'énergie des professionnels, mais surtout sur un ensemble impressionnant de bénévoles qui n'ont pas d'autre reconnaissance que celle du public heureux, l'espace d'un soir, d'une nuit, ou d'un été. Sans les centaines de passionnés qui donnent gratuitement de leur temps pour organiser ou encadrer un événement, Piano à Saint-Ursanne, le Chant du Gros, la Balade de Séprais (photo), Delémont-Hollywood ou encore Monde de Couleurs à Porrentruy, pour n'en citer que quelques-uns, n'auraient pas le succès et le retentissement qu'on leur connaît.

Le tissu culturel jurassien est fragilisé également par le manque de relais, que ce soit dans l'édition, dans la production musicale, scénique ou artistique. Nos auteurs méritent d'être lus, nos artistes méritent d'être vus et écoutés au-delà de nos frontières. Ils ont le talent, il leur manque souvent le porte-voix.

La République et Canton du Jura est consciente de la valeur de la culture jurassienne, de son potentiel formateur et de la formidable carte de visite qu'elle représente à l'extérieur de ses frontières où elle jouit d'un capital sympathie qui ne s'est jamais démenti. Mais elle est également consciente de sa fragilité.

Outre la construction du Théâtre du Jura, qui agira en phare indispensable des arts de la scène, le canton du Jura met un soin particulier, dans la mesure de ses moyens, à soutenir la création et la diffusion, que ce soit en littérature, en musique, en théâtre, en danse ou dans les arts du cirque. Il s'efforce de coordonner les aides publiques et privées. Mais il participe également aux actions de soutien concertées de tous les cantons romands et de la Berne francophone pour la production cinématographique, la chanson et la musique actuelles, la diffusion de spectacles sur les scènes de Suisse romande et de l'étranger, la promotion de la lecture et le soutien à l'édition sur l'ensemble du territoire francophone.

Prépondérantes collaborations

Si le Jura veut rester cette terre de liberté nourrie par une culture imaginative, diverse, parfois dérangeante mais d'autant plus stimulante, alors il doit encourager les collaborations. Interjurassiennes, à n'en pas douter. Avec les autres cantons romands ou ses voisins du nord-ouest de la Suisse, également. Poursuivre les efforts transfrontaliers avec le Territoire de Belfort notamment. Mais aussi inciter le dialogue et la coopération à l'intérieur de son territoire cantonal, entre les districts, les communes et les privés. La collaboration agit comme un fortifiant indispensable à la culture, tout identitaire soit-elle. Et elle nous fait découvrir celle de l'autre : « Ne connaître, ne vouloir connaître qu'une seule culture, la sienne, c'est se condamner à vivre sous un éteignoir », écrivait l'historien Paul Veyne. Et sous l'éteignoir, la création n'a aucun avenir.

À gauche : Elsa et Amadeus à Paris. Émouvant, non ?
Au milieu : Florine Némitz et Fabrice Bessire, les «parents» de cette famille utopique: sans eux, rien ne serait arrivé.
À droite : Solar, *sa palette de personnages encore en sommeil, qui bientôt s'éveilleront sur une scène près de chez vous. Suivez-les de près, ils et elles pourraient vous surprendre…*

Une troupe tentaculaire au service de l'art et de l'autre

Par Florence Hügi

Shiva, la déesse indienne aux multiples bras, vous intrigue ? L'image de la pieuvre et ses tentacules à n'en plus finir vous titille ? Alors, vous adorerez Utopik Family, la troupe imérienne née de la rencontre entre deux cinglés de la scène, qui compte aujourd'hui 26 membres et quasiment autant de projets tournés vers les autres : entre les prestations scéniques, les ateliers de formation et l'engagement humanitaire, sûr que cette tribu – « cette ruche » aime à dire son co-fondateur, Fabrice Bessire – a quelque chose d'utopique. Et pourtant, elle est bien réelle.

Il y a quelques jours, *Solar*, la troisième création estampillée Utopik Family, a été présentée à Lausanne pour la première fois. C'était sa première sortie hors de sa région d'origine, mais de loin pas la dernière : la vingtaine de personnages joués par trois acteurs et actrice masqués – le masque, c'est l'ADN d'Utopik Family (voir encadré) – tracera la route. Suisse, France, mais aussi Amérique latine, Fabrice Bessire y croit : « Je sais que cette pièce a un immense potentiel, les retours sont très enthousiastes et nous avons envie de la faire rayonner. »

Après *Tik Tak* en 2012 et *Diktature* en 2015, *Solar* est la nouvelle carte à jouer de cette Utopik Family, qui ne recule devant aucun défi.

Tout a débuté en 2010, quand Fabrice Bessire rentre du Nicaragua, après un séjour humanitaire avec son association, Gota de Agua. Une goutte d'eau qui lui donne envie d'allier travail de terrain et art de la scène. « J'ai débuté par une formation d'animation théâtrale à La Manufacture que je voyais comme une complémentarité entre le monde de l'humanitaire d'où je venais et l'univers artistique où j'avais envie d'aller. » Un démarrage en douceur qui le conduira à Barcelone pour y ajouter des techniques de théâtre. Formation de clown professionnel, école El Timbal, et cours avec Alex Navarro, du Cirque du Soleil. C'est là qu'il découvre le théâtre visuel, le clown et le masque, qu'il approfondira par la suite. « En rentrant, je suis allé voir Patrick Domon, au CCL, pour lui proposer de lancer des cours de théâtre pour les jeunes. D'un naturel timide, j'avais été complètement perdu lors de mes premiers jours de formation : j'avais envie d'apporter des outils pour éviter aux gens de vivre la même chose que moi. »

Une rencontre décisive

C'est là que lui, le nouveau prof, rencontre Florine Némitz, venue en élève. « C'est une rencontre de deux êtres qui se sont compris. Deux fous de scène. »

Très vite, les âmes sœurs, qui s'ennuient terriblement le dimanche, décident de proposer des retrouvailles théâtrales à qui veut bien venir. « Pour travailler la marionnette, l'improvisation, n'importe quoi, pour autant que ce soit artistique. »

Une petite troupe se forme, des passionnés qui lancent, rapidement, *Karandach*, soit un spectacle monté en 12 heures et joué une seule fois, le soir même : cette grosse mise en danger qui fait tout le sel de l'exercice en est aujourd'hui à sa dixième édition. Parallèlement, Fabrice et Florine écrivent leur première pièce : *Tik Tak*, jouée depuis 2012 et qui tourne encore et a justifié la création de leur première compagnie, Krayon. « Le K nous plaisait. Visuellement, il permet de jouer beaucoup, et puis, c'était un signe : nous étions deux cas. Deux K », sourit Fabrice Bessire.

L'air de rien, les liens qui se tissent commencent à ressembler furieusement à une famille kaléidoscopique, très loin d'un modèle traditionnel, tissée de passionnés, présents tout le temps ou ponctuellement. Une ruche cosmopolite, hybride, protéiforme. « Utopik Family, ça a été aussi une école de vie : nous voulions vivre cette expérience sans hiérarchie, tout le monde était au même niveau, pour puiser dans la créativité de chacun. Mais il a fallu structurer. Maintenant, il y a des responsables de projets : c'est mieux. »

Dimension collective

Engagés sur scène, dans la formation et dans l'humanitaire, les 26 membres du clan ne ménagent pas leurs efforts.

Sur scène, trois pièces tournent régulièrement, *Tik Tak*, *Diktature* et *Solar*.

Les *Karandach* s'échelonnent au gré du temps et drainent régulièrement de nouveaux comédiens. Et une foule de projets ponctuels gravitent autour des activités reines.

Les ateliers théâtre attirent quelque 150 élèves sur l'ensemble de l'Arc jurassien et les projets humanitaires, tournés vers le Nicaragua et Haïti, proposent des actions autour du théâtre forum avec des séjours réguliers. « Cette dimension collective est une évidence. Être applaudi à la fin d'un spectacle, ça satisfait l'ego à très court terme, mais cela ne me nourrirait pas assez, analyse Fabrice. J'ai besoin de projets porteurs de sens, et de mettre la scène au service des autres, cela nous remet à notre juste place. Ma base était le travail humanitaire et je suis allé au théâtre pour pouvoir enrichir cet engagement. Cette branche va se développer, nous sommes encore en chemin. Ce sont les valeurs que je veux défendre à travers Utopik Family, sans réfléchir uniquement en termes de carrière. C'est là, peut-être, notre vision de l'utopie. »

Le masque pour actionner l'utopie

Et puis il y a le masque. Le vrai fil rouge de toutes ces activités, la rencontre-phare qui a tout changé. Le masque dont on pense qu'il nous cache, alors qu'il nous révèle. « Le masque m'a complètement bouleversé. Profondément. C'est un révélateur d'imaginaire : plus de mimiques et d'expressions, seul le corps traduit les sentiments, les émotions, les subtilités du personnage. Ça ouvre une dimension impalpable : le masque est figé, mais il va se mettre en mouvement, se transformer, être triste, joyeux ou mélancolique. C'est plus que de la magie, c'est de l'illusion. »

Si Fabrice Bessire a découvert et joué du masque à Barcelone, c'est la rencontre avec la Famille Flöz, de Berlin qui a été décisive. « Nous sommes partis avec un groupe d'élèves voir un de ses spectacles. Au retour, dans le bus, nous avons discuté durant tout le voyage avec Florine de ce coup de cœur : il fallait qu'on s'y mette, qu'on fabrique nos masques et qu'on joue avec. C'est là, dans ce bus, qu'est née l'idée de *Tik Tak*. »

L'équipe est partie se former à la Flöz Akademie de Berlin, des liens sont établis avec la Famille Flöz à tel point qu'un de ses membres se consacre désormais presque entièrement à Utopik Family. Et bien sûr, le sous-sol des locaux de Utopik Family, à Saint-Imier, est consacré à la création des masques : « Tu as une idée, tu la crées. Tu ne sais pas ce qui va sortir de ta création. Parfois, un masque ne marche pas, mais on ne le saura qu'une fois sur scène, après quarante heures de travail pour le construire. Ça arrive, c'est ainsi. C'est aussi une histoire de lâcher-prise. »

Parfois aussi, les masques « marchent » bien, toute la poésie, la finesse et la délicatesse déployées dans les créations d'Utopik Family le font vivre au public. « Mettre un masque, c'est accepter une part de naïveté. On devient « un peu plus bête », c'est la manière dont on en parle dans le milieu : avec un champ de vision rétréci, il est important de faire confiance à tes partenaires, d'accepter une part de vulnérabilité. Ton propre clown émerge. C'est un révélateur de personnalité, on apprend beaucoup sur quelqu'un qui joue masqué. Dans les cours, je le propose parfois, un simple masque neutre pour commencer. Tout le monde est capable de faire du théâtre et tout le monde est capable d'être vrai sous un masque, mais il est important de le faire au rythme des personnes, ne pas jouer avec l'intimité de chacun. Dans l'humanitaire aussi, il a un rôle à jouer : il va se passer quelque chose avec le masque : c'est un de nos outils de développement, mais si vous me demandez ce que nous serons dans dix ans, je ne vous répondrai pas : je sais aujourd'hui ce que je pourrais imaginer, mais je sais aussi que ce n'est probablement pas ce qui va se passer. »

Le clin d'oeil de Bovée

BRÈVE CULTURELLE DE COMPTOIR

LA CYBERCULTURE EN MARCHE

ROGER MEIER / BIST

Daniel López : « L'être humain est à la recherche d'endroits où il se sent exister. Aujourd'hui, Okinawa et, demain, qui sait, peut-être de nouveau le Jura. »

Le Jurassien d'Okinawa

Parcours singulier que celui de l'Ajoulot Daniel López. Parti travailler à Genève, il a ensuite roulé sa bosse avant de s'établir, voici bientôt 15 ans, sur l'île japonaise d'Okinawa, d'où il construit des ponts culturels avec le Jura.
Récit.

Par Didier Walzer

De 1988 à 1990, Daniel López effectue un apprentissage de transport aérien auprès de feu Swissair, à Genève.
Il continue ensuite dans la voie des airs en travaillant pour Interplan, une société représentant diverses compagnies aériennes, rachetée par CGS Customer Grounds Services, dont le natif de Porrentruy devient le responsable commercial. L'appétit venant en mangeant, il s'engage dans une formation continue de chef d'entreprise (IFCAM–Institut de formation pour les chefs d'entreprise dans les arts et métiers), lui qui conduit une trentaine d'employés.
Après une expérience de six ans, qui se termine en 1998, celui qui a grandi à Bonfol bifurque vers l'aviation privée et Tag Aviation où il est affecté au dispatch.
Même si ce job n'est pas purement alimentaire, Daniel López aspire à d'autres horizons professionnels, à se lancer dans des projets motivants. À ce titre, la photographie l'intéresse particulièrement.
En compagnie d'un ami qu'il a connu lors de son apprentissage, Patrick Claudet, López réalise parallèlement des films.
À cette époque-là, il travaille trois jours par semaine, puis bénéficie de deux jours de congé, puis retravaille deux jours (à raison de 12 heures par jour), a trois jours de libre, etc. Cet horaire lui laisse passablement de temps libre pour ses hobbies.

Si inspirant Maroc

En mai 2000, le Genevois d'adoption part deux semaines environ au Maroc. Seul. Il rencontre des touristes avec qui il sympathise, gravit le mont Toubkal, réalise un trek dans le désert à la hauteur de Ouarzazate, dort à la belle étoile. « À ce moment-là, je me dis que je voudrais une autre vie et je décide de partir voyager », se rappelle Daniel López.
À son retour en Suisse, il largue donc son boulot, son appart', vend sa voiture (entre fin mai et octobre 2000). « C'était plus fort que moi, un véritable besoin », explique-t-il.
Dans la foulée, il s'envole vers l'Asie du Sud-Est en commençant par visiter la Thaïlande, puis la Birmanie, le Laos, la Malaisie, Singapour, la Corée du Sud, le Japon, enfin.
Le Jurassien retrouve son pote Claudet à Tokyo après avoir découvert Kyoto et Osaka. L'ami « culturel » est lui-même en vadrouille et ils se sont donné rendez-vous ici. « Au Japon, personne ne parle ta langue. D'où un voyage très intérieur », commente notre interlocuteur.
Le quadragénaire (il a fêté ses 47 ans en août dernier) le dit lui-même : la capitale du Japon est une sorte de révélation. « Je ne connaissais le pays qu'à travers les médias et la littérature. J'ai côtoyé des gens agréables, une grande joie de vivre. Et ça m'a beaucoup plu. »
En compagnie de Patrick Claudet, Daniel López assiste à un karaoké dans un bar où une chanson traditionnelle parle de l'île d'Okinawa. Le second nommé n'en connaît rien ou pas grand-chose, à l'exception de la guerre du Pacifique, dont la réminiscence bien visible est la présence de soldats américains sur place. « On m'a dit que l'endroit était tropical, bénéficiait de sa culture propre, que la population était joviale. Alors, j'ai ressenti de l'attirance pour ce lieu. »
Avant d'y aller, il retourne en Thaïlande, passe un mois dans un monastère – soit dit en passant en plein pendant le 11 septembre (2001) de funeste mémoire. « Je dois dire que j'y ai un peu perdu mes illusions sur le bouddhisme, ayant remarqué que les moines étaient malgré tout assez matérialistes; comme les Occidentaux, en somme. Ce fut toutefois une belle expérience. » À ce moment-là, le Jurassien habite presque la Thaïlande.
Mais après 18 mois de pérégrinations, c'est le retour en Suisse. Pas pour très longtemps cependant.
En effet, en mars 2002 et une année après s'être rendu pour la première fois au Japon, Daniel López débarque à Okinawa. Une Nippone rencontrée lors de son incursion initiale et qu'il a revue en Thaïlande, le rejoint.
L'atmosphère de l'île, la spontanéité des habitants – « ils t'abordent facilement » – leur générosité, aussi, séduisent le nouvel arrivant.
« Okinawa, en tant que telle, n'est pas belle, mais elle a du charme avec ses poches de nature brute juste magnifiques. »

Un jour après avoir débarqué, Daniel López se retrouve face à la mer et s'imagine vivre ici.

Bye-bye la Suisse

Ni une, ni deux, il rentre dans son pays natal (en mai), règle toutes ses affaires et s'envole définitivement pour Okinawa en juillet.

Il apprend le japonais à l'école (deux ans durant à temps plein). « C'est difficile – n.d.l.r. ce qui n'est pas surprenant – surtout l'écriture. Il m'a bien fallu deux ans et demi – trois ans pour être capable de répondre au téléphone sans stresser, tellement je craignais de ne pas comprendre ce qu'on allait me dire ! »

Pour gagner sa vie et comme tout étranger qui se respecte, Daniel López donne des cours de français et d'anglais, commence aussi à vendre dans la rue des cartes postales de photos qu'il a faites lui-même. « En restant là, assis, avec des centaines de personnes qui passent devant toi sans te regarder, tu apprends l'humilité. » À la japonaise, en quelque sorte.

Parmi ses autres petits boulots, le nouvel insulaire effectue des traductions pour une société locale de production et réalise, plus tard, le commentaire en français d'un dessin animé pour une chaîne de télévision du coin. C'est à ce moment-là qu'un producteur, entendant sa voix, se dit : « Plaçons un étranger dans l'émission où le dessin animé évoqué est diffusé. » Il s'entretient avec l'Ajoulot et, dix minutes après, ce dernier est engagé ! Commence alors, pour lui, dès 2004, une « carrière de vedette régionale » dans un programme commercial hebdomadaire, vantant des enseignes de mode et d'alimentation.

Cette expérience d'animation dure cinq ans et demi. Parallèlement, l'activité de metteur en scène de Daniel López lui prend toujours plus de temps. Il décide par conséquent d'arrêter la TV. « Pour être franc, j'ai aussi bâché parce que je voulais éviter un trop grand décalage entre mon image publique et ma casquette de réalisateur. »

Dans le même temps, notre interlocuteur étudie à l'Université d'Okinawa, dont il sort avec un master en arts visuels avec, comme travail de diplôme, un moyen métrage documentaire sur l'île.

Il crée également, en compagnie de deux Français, un magazine, *The Okinawan*. Citons encore, chez ce bou-

Le Japon vu par Daniel López

« Les plus beaux fonds marins, c'est à Okinawa qu'on les trouve. Je n'aurais d'ailleurs jamais pensé qu'il y avait des îles tropicales au Japon, indique l'Ajoulot, des étoiles dans les yeux. L'été, de mi-juin à fin octobre, la température avoisine les 30 degrés avec un fort taux d'humidité. L'hiver, elle tombe à 15 degrés. Un climat comparable à celui de la Grèce. Les maisons sont par conséquent peu isolées. Le coût de la vie, lui, est bon marché. La nourriture de base, c'est le porc. Il est à noter que les Japonais adorent le vin. »

S'agissant des anecdotes, Daniel López explique que, où il réside, il n'y a pas suffisamment de places de parc pour toutes les voitures. Par conséquent, elles sont alignées en file indienne « et, si ton auto est coincée, il suffit d'aller chercher la clé du véhicule qui la précède ou la suit dans une boîte aux lettres où se trouvent toutes les clés. Tu bouges alors la voiture qui gêne, et tu remets sa clé où tu l'as prise ! Il existe une grande confiance dans la population. » En effet…

Cela fait 14 ans que le Jurassien est établi à Okinawa et il constate que les Japonais sont très premier degré. « L'ironie et eux, ça fait deux. Ce n'est pas toujours évident et, parfois, j'avoue même que ça me désole. Les gens sont très diplomates et il convient donc d'apprendre à lire entre les lignes. »

limique culturel, du théâtre playback (improvisation) et de l'habillage vidéo de spectacles de danses d'Okinawa.
En 2008, Daniel López organise le vernissage de son livre de photos, intitulé *Les façades d'Okinawa* (coédité par une maison tokyoïte et la Société jurassienne d'Émulation), à la Galerie du Sauvage, à Porrentruy. « À cette occasion, Michel Angi, un ami d'enfance et moi avons fait venir des artistes d'Okinawa, qui ont également exposé. Avec le succès au rendez-vous. Nous avons remis l'ouvrage sur le métier deux ans plus tard. C'est ainsi que j'ai créé des ponts entre Okinawa et le Jura. » Et que l'association Jura-Okinawa est née.

L'appel du cinéma

En 2011, Daniel López devient assistant réalisateur sur le long métrage *Karakara*, du Québécois Claude Gagnon.
Dans un coin de la tête du Jurassien trotte, depuis quelque temps, l'idée d'un film sur Okinawa et sur ce qui rend cette île si spéciale. « Gagnon m'a encouragé en me disant que j'avais les clés pour mener mon projet à bien. » Et la société de production de ce dernier de financer partiellement le film du Jurassien en compagnie de Japonais et de l'ami de toujours, Patrick Claudet, qui l'a aussi fortement encouragé à aller de l'avant.
La préfecture d'Okinawa, qui dispose d'un fonds spécial, est d'accord de bourse délier pour autant que l'œuvre soit visible à l'étranger, ce qui était de toute façon l'objectif de López. Patrick Claudet ne pouvant continuer à soutenir le projet côté helvétique, il présente le producteur jurassien Pierre-Alain Meier à son ami, qui décide alors de reprendre le flambeau.
Le film se concrétise au bout de trois ans et *Katabui, au cœur d'Okinawa* est présenté au public jurassien (et suisse) à partir de l'été 2016.
L'auteur se déclare étonné en bien des retours. « Ce qui m'a fait le plus plaisir, c'est que beaucoup de spectateurs m'ont remercié, car ce long métrage leur a fait du bien. » D'autres ont mentionné une autre façon de penser, la proximité ressentie, lors du visionnement, avec les divers protagonistes, qui devenaient quasiment des amis. En résumé et selon le jargon cinématographique, un « feel-good movie », qui ne ressemble pas à un documentaire classique.
À noter que l'œuvre est également sortie, quelques mois plus tard, au Japon et à Okinawa. Ne manque plus que la Suisse alémanique.

Papa d'un garçon

À l'autre bout du monde, Daniel López est devenu papa d'un fils, Ruy.
Le Nippon d'adoption se sent autant à l'aise dans le Jura qu'à Okinawa, ce qui lui fait dire qu'il pourrait revenir habiter dans la maison de ses parents, à Bonfol, où il a été élevé par sa grand-mère d'adoption jurassienne jusqu'à l'âge de 7-8 ans. Il précise toutefois qu'il lui faudrait « quelque chose à faire, comme continuer mes activités artistiques ». Mais, de ce point de vue-là, il est davantage connu à Okinawa que dans le Jura. « Pour autant, je précise que je ne me sens pas Japonais et que je ne le serai jamais. De surcroît, je n'ai pas envie de l'être. Il ne s'agit pas de ma culture, même si je l'aime et la respecte. La mienne est jurassienne. J'ai grandi en mangeant des floutes ! » lance-t-il dans un éclat de rire.
L'avenir de Daniel López pourrait donc s'inscrire à cheval entre les ponts culturels qu'il a initiés entre le Jura et Okinawa (et vice-versa).

En japonais dans le texte

Coutumes. « Lorsque l'on entre dans une maison, se déchausser est obligatoire. »
« Les cadeaux font partie de la culture japonaise. Et, à ce titre, le chocolat suisse est apprécié. L'origine des présents se situe dans la capacité à prouver que l'on est allé quelque part. Et le meilleur moyen est de ramener un objet typique de l'endroit visité au(x) voisin(s) ! »
Katabui, au cœur d'Okinawa.
« Mon film, c'est en quelque sorte des remerciements à cette île, qui m'a accueilli. »

BAK_BEATRICE DEVENES

Le patrimoine culturel du Jura entre tradition et modernité

Par Isabelle Chassot,
directrice de l'Office fédéral de la culture

Le canton du Jura dispose d'un héritage culturel significatif, qui a façonné au fil des siècles une identité propre à ce territoire. On a su y transmettre des traditions vivantes, sans cesse réinventées, et préserver la diversité d'un riche patrimoine bâti, ancien ou plus récent.
La cité médiévale de Saint-Ursanne, qui se prépare à fêter les 1400 ans de la mort de son fondateur, en est un exemple des plus remarquables, justifiant le titre de Perle du Jura qu'on lui attribue. En dépit de la pression croissante exercée sur sa substance bâtie, le bourg ancien a en effet conservé son identité singulière et les éléments caractéristiques qui lui confèrent aujourd'hui son charme et son authenticité.

Valorisation de la vieille ville de Saint-Ursanne

Conscientes de cet atout patrimonial, les autorités régionales se sont engagées, avec le soutien de l'Office fédéral de la culture, dans un important projet d'aménagement et de valorisation de la vieille ville. À terme, celui-ci permettra de révéler davantage encore toute la richesse, la variété et la qualité des espaces et du bâti de ce bourg inscrit dans l'Inventaire fédéral des sites construits d'importance nationale à protéger en Suisse ISOS. Ce projet est également l'occasion de revenir sur l'histoire de la ville.
Des fouilles archéologiques sont en cours, qui ont déjà permis de mettre au jour des sépultures, des éléments de construction et des objets en bois exceptionnellement conservés.
Ces découvertes apporteront assurément des informations essentielles sur le développement de Saint-Ursanne aux premières heures du Moyen Âge.

Importance patrimoniale du collège Stockmar à Porrentruy

La préservation de ce joyau médiéval ne fait aujourd'hui pas débat. Le patrimoine ne saurait toutefois se résumer aux monuments et aux sites les plus anciens: la préservation des ouvrages récents, et notamment des constructions du second après-guerre, est tout aussi importante. Longtemps décriée, l'architecture de cette période souffre encore trop souvent d'une image négative en dépit des remarquables qualités constructives de certains édifices.
Une expertise fédérale a, par exemple, relevé l'importance patrimoniale du Collège Stockmar, construit entre 1964 et 1966 à Porrentruy.
Par sa matérialisation – en béton brut et en verre – et son agencement, ce collège reflète la recherche architecturale qui avait alors cours pendant les Trente Glorieuses.
Il est aujourd'hui un témoignage de l'évolution de la construction d'édifices scolaires et en particulier de l'architecture brutaliste dans le canton du Jura.
Par l'octroi d'aides fédérales ou la nomination d'un expert fédéral, l'Office fédéral de la culture s'engage ainsi à soutenir les autorités cantonales dans leur mission patrimoniale.
Les discussions sur la valeur de notre patrimoine construit illustrent néanmoins le besoin de renforcer la participation de la société dans la définition et la gestion de notre héritage.
Le patrimoine culturel doit être porté, comme vecteur de sens et d'identité, par la société elle-même.
Élément fondamental de notre diversité culturelle et du dialogue interculturel, il permet le développement d'une vie en commun de qualité et joue un rôle indispensable pour un avenir partagé.
À l'occasion de la participation de la Suisse à l'Année européenne du patrimoine culturel en 2018, l'Office fédéral de la culture souhaite entamer un vaste dialogue et encourager le débat public sur la signification et l'importance que revêt le patrimoine culturel pour chacun de nous, en donnant l'occasion de faire émerger ce sentiment de responsabilité individuelle et collective à l'égard du patrimoine culturel, à même d'en garantir la pérennité, la diversité et la vitalité.

Chemins de fer du Jura

Les CJ, bien plus qu'une compagnie de transports publics...

Le transport des déchets

Le transport du lait

Les transports scolaires

Tourisme et loisirs

Le transport du bois

Chemins de fer du Jura
les-cj.ch

STORES frund
MONSIEUR STORE.CH

Stores intérieurs et extérieurs
Pergolas et abris de terrasse
Volets aluminium • Portes de garage
Moustiquaires • Service, réparations

Sur-le-Bottenier 21 – 2950 Courgenay
T 032 471 21 31
www.monsieurstore.ch

MA BANQUE

L'hypothèque JuraFamille
Votre projet de vie prend forme avec des avantages exclusifs.
Economisez jusqu'à CHF 10'000.– la première année.
Renseignez-vous au 032 465 13 01.

JuraFamille
Hypothèque BCJ

ATB SA
Ingénieurs-conseils SIA USIC

- Routes, trafic et voies ferrées
- Hydraulique
- Bâtiments et ouvrages d'art
- Décharges et carrières
- Travaux spéciaux
- Aménagement du territoire

ISO 9001

2740 Moutier 032 494 55 88
2950 Courgenay 032 471 16 15
2720 Tramelan 032 487 59 77
2350 Saignelégier 032 951 17 22
2800 Delémont 032 422 56 44
4242 Laufen 061 761 17 85

www.atb-sa.ch
info@atb-sa.ch

La légende de la «petite» Gilberte de Courgenay

Fille des tenanciers de l'Hôtel de la Gare à Courgenay, Gilberte Montavon (1896-1957) est devenue l'héroïne des soldats suisses de la Première Guerre mondiale grâce à la chanson d'un tambour et d'un trompette de l'Entlebuch (Robert Lustenberger et Oskar Portmann), popularisée par le barde Hanns in der Gand et selon laquelle la jeune fille connaissait «300 000 soldats et tous les officiers».

Par Damien Bregnard, historien

Gilberte naît en 1896 à Courgenay, au chemin dénommé «en Fontaine-Allée». Une dizaine d'années plus tard, ses parents reprennent l'Hôtel de la Gare. Puis la guerre éclate – Gilberte a 18 ans. C'est alors le passage, ininterrompu quatre ans durant, des soldats provenant de toute la Suisse et mobilisés dans le Jura, à deux pas du théâtre des opérations qui oppose les armées française et allemande, la frontière France-Allemagne ne se situant à l'époque qu'à une dizaine de kilomètres de Courgenay. Avec ses sœurs, Gilberte sert les soldats au restaurant.

Elle est jolie, son caractère rieur et plein d'entrain en fait une personne portée au contact.

Après ses huit années d'école obligatoire, elle passe une année en Suisse alémanique, ce qui lui permet de nouer des contacts moins superficiels que la commande d'un demi de bière…

Mais c'est surtout sa prodigieuse mémoire des physionomies qui la rend si sympathique aux yeux des militaires.

Quand un soldat revient à Courgenay, à nouveau mobilisé deux ou trois ans plus tard, elle se souvient encore de lui!

Une véritable star

La chanson (1917) l'a popularisée au sein de l'armée. À l'entre-deux-guerres, les anciens mobilisés retournent «en pèlerinage», souvent accompagnés de leur femme et de leurs enfants, dans ce lieu de mémoire qu'est devenu l'Hôtel de la Gare.

Puis, dans le climat de crainte et de repli identitaire qui règne avant l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, Gilberte fait l'objet d'un roman de Rudolf Bolo Maeglin, qui paraît en 1939.

Vu l'intérêt suscité, l'auteur l'adapte tout de suite en pièce de théâtre, jouée au Schauspielhaus de Zurich: c'est le succès immédiat!

Lors de la première, Gilberte – la «vraie», pas la comédienne – est ovationnée, elle devient une véritable star, ainsi qu'elle l'écrit à son frère Paul, le 26 août 1939: «On ne peut plus entrer dans mon appartement tant il est encombré de corbeilles de fleurs, de bouquets à cravates rouge et blanc et je succombe sous le courrier qui m'est adressé de toutes parts (…). Après la représentation, quoique j'aie remercié et salué le public depuis ma loge, la foule n'a pas voulu s'en aller et j'ai dû descendre pour qu'on me voie de plus près! Je t'assure que j'ai transpiré une chemise! (…) Impossible d'écrire plus longuement, mon téléphone marche sans interruption. Les fleurs, les livres, les cadeaux continuent d'affluer et voici 8 jours que je ne dors plus, je ne bois plus, je ne mange plus! La soirée de jeudi s'est prolongée pour moi jusqu'à 3 heures du matin et j'en ai marre…»

C'est la rançon de la gloire! Gloire encore amplifiée par le film *Gilberte de Courgenay* (1941), avec Anne-Marie Blanc, qui fera de Gilberte Montavon un personnage historique, un véritable mythe national. Un mythe bien vivant encore aujourd'hui, puisqu'à deux pas de la gare, sur la maison que les parents de Gilberte ont fait construire en 1926, le dessinateur Pitch Comment a récemment peint une fresque monumentale représentant la jeune femme. Quant à l'Hôtel de la Gare, c'est devenu un véritable musée, qui attire des curieux des quatre coins de la Suisse, voire d'au-delà.

La vie à l'Hôtel de la Gare pendant la guerre

«Les bataillons s'installent dans les villages. Fermes, granges, écoles, tous les locaux sont occupés par la troupe. Les cafés, les hôtels deviennent le lieu de rendez-vous des soldats. C'est là qu'ils passent leurs soirées, leurs heures de liberté, oubliant un peu leurs soucis, retrouvant un peu la vie de famille qu'ils ont laissée à l'intérieur du pays.

»Chaque soir, la grande salle de l'Hôtel de la Gare accueille plusieurs centaines de soldats et d'officiers. On sert à boire, à souper à ceux qui le désirent. Parfois, l'état-major commande un banquet. La famille Montavon, au grand complet, s'active. Ma grand-mère Lucine est aux fourneaux et aux… comptes. Quand le feu des cuisines s'est éteint, elle est là, derrière la caisse, attentive à tous et à tout, veillant de son œil vif et intransigeant sur ses hôtes et ses filles. Celles-ci vont, viennent, servent les «bocks» et les «demis», aidées par deux ou trois cousines ou amies du même âge qu'elles. La bière coûte quinze centimes. À chaque fois, une pièce de quatre sous tombe dans la main de la serveuse avec ces mots: «Isch räch t!»

»Le père Montavon s'occupe de la table, met les tonneaux en perce. De la trappe qui est derrière le comptoir, il descend l'échelle et remonte des tonneaux de

La Petite Gilberte de Courgenay ici dans le restaurant familial de Courgenay avec des soldats.

cinquante litres de bière, en le tenant par le bord, d'une main, entre le pouce et l'index.

»Les petits frères, eux, doivent animer la soirée. Gustave a treize ans au début de la guerre; il joue du violon. Paul, qui en a dix, «tire» l'accordéon et joue du piano. D'où lui vient ce talent? Qui sait? On ne se pose pas de questions. Les touches de son accordéon chromatique n'ont aucun secret pour lui, sans avoir jamais pris de leçons. Le piano, c'est la même chose. Il compose des airs, improvise des mélodies. Il accompagne n'importe quelle chanson. De temps en temps, à la demande de l'assistance, les trois sœurs chantent en trio… ce qui fait froncer les sourcils de leur mère, là-bas, derrière la caisse. Elle n'aime pas beaucoup cela, grand-maman Lucine. Le travail, c'est le travail. Mais les soldats aiment chanter. Et danser. Alors, on danse. On se bouscule pour inviter les filles de la maison, et surtout Gilberte, si jolie et qui sait l'allemand. Un atout de plus, un charme de plus. Alors elle cause avec ces Zurichois, ces Lucernois, ces Saint-Gallois, ces Suisses de Schwyz et d'Unterwald, perdus aux confins du pays qu'ils ne connaissent pas et dont ils ne comprennent pas bien la langue. Dans la journée, elle est là, devant une table où s'entassent chemises et chaussettes. Elle reprise un talon, recoud un bouton. «Il faut bien remplacer un peu les mères qui sont loin!»

D'après Eliane Chytil, nièce de Gilberte de Courgenay, «Trois cent mille soldats et une chanson», dans les *Actes de la Société jurassienne d'Émulation. Année 1979.*

JURATEC sa
Consultance et innovation technique
LES FAUSSES IDÉES
sur la certification ISO 9001

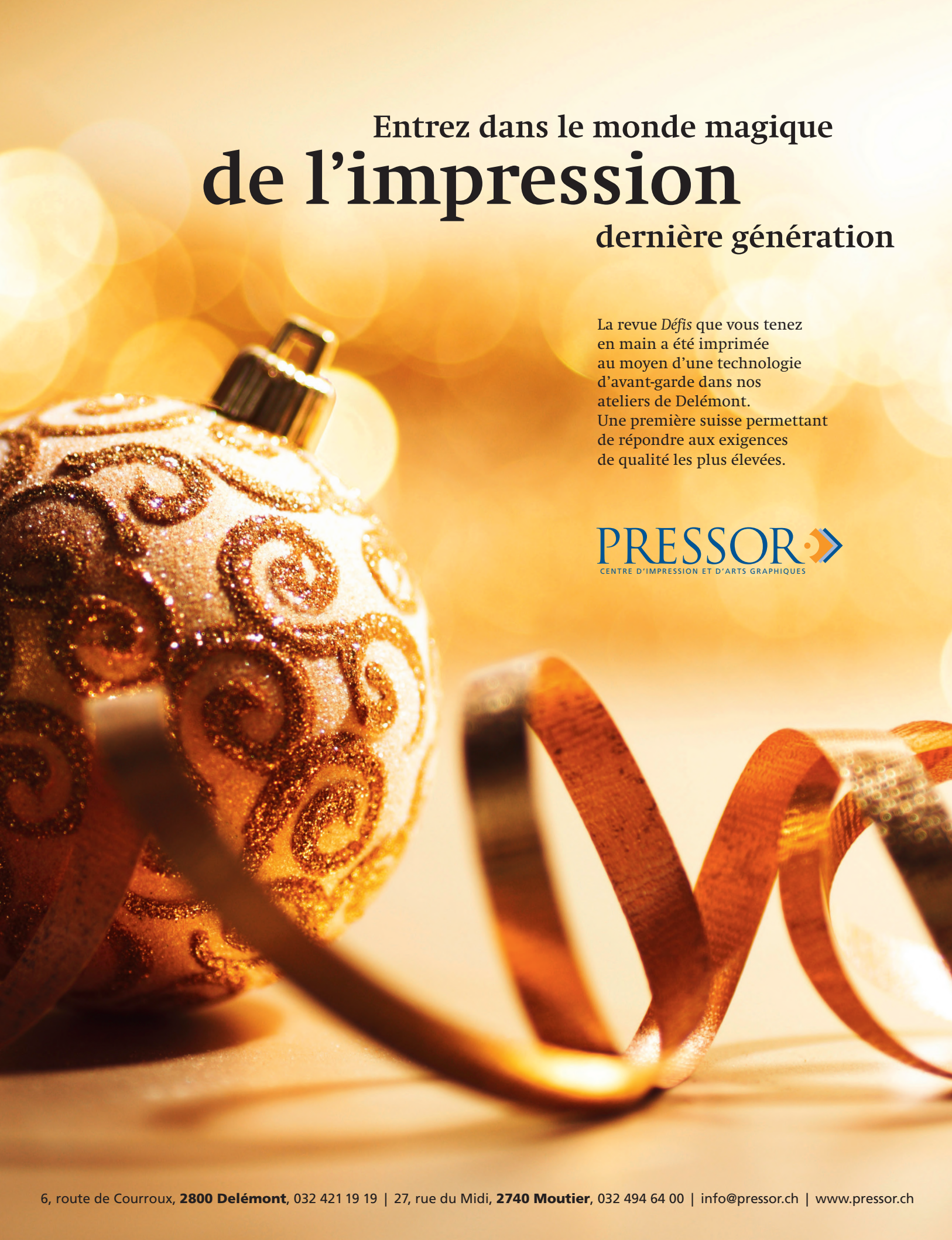
La certification engendre énormément de paperasse	FAUX	Avec la version actuelle de la norme, la simplification est telle que le manuel qualité peut tenir en quelques pages.
La certification est un carcan	FAUX	Nous adaptons le système qualité à votre entreprise, pas l'inverse.
La démarche prend beaucoup de temps et d'énergie	FAUX	Vous avez déjà une organisation en place, nous détectons les potentiels d'amélioration.
Les consultants créent des systèmes standards non adaptés à notre entreprise	FAUX	Une solution personnalisée correspondant à votre vision est mise en place, en accord avec la norme.
La certification coûte très cher	FAUX	Vous bénéficiez d'un retour sur investissement suite aux améliorations mises en place.

Demandez une offre sans engagement !

Juratec SA
Rue St-Maurice 26
CH-2800 DELÉMONT/JU
Tél 032 421 36 00
Email: office@juratec.ch

Juratec SA
Rouges-Terres 61
CH-2068 HAUTERIVE/NE
Tél 032 721 25 27
Email: office@juratec.ch

www.juratec.ch


Entrez dans le monde magique
de l'impression
dernière génération
La revue *Défis* que vous tenez en main a été imprimée au moyen d'une technologie d'avant-garde dans nos ateliers de Delémont.
Une première suisse permettant de répondre aux exigences de qualité les plus élevées.
PRESSOR
CENTRE D'IMPRESSION ET D'ARTS GRAPHIQUES
6, route de Courroux, **2800 Delémont**, 032 421 19 19 | 27, rue du Midi, **2740 Moutier**, 032 494 64 00 | info@pressor.ch | www.pressor.ch

RICHARD MILLE

A RACING MACHINE ON THE WRIST

* LA PERFORMANCE MÉCANIQUE POUSSÉE À L'EXTRÊME

CALIBRE RM 11-03

HOROMETRIE SA
Rue du Jura 11
CH-2345 Les Breuleux
+41 32 959 43 43

www.richardmille.com